LES ETRENNES

—DE LA—

MAGICIENNE.

Un rédacteur du «Gaulois» écrit sous la date du 18 décembre dernier:

Je suis allé, cet après-midi, comme tous les ans à pareille époque, rendre visite à mon excellente conseillère Mme de Thèbes. Je venais, suivant mon habitude, lui rendre compte de la manière dont j'avais employé mon année, dont j'avais suivi ses sages et judicieux avis, et lui demander en même temps de m'indiquer une ligne de conduite pour l'année qui va venir.

Dès que Mme de Thèbes m'aperçoit, elle s'écrie:

—Je parie que vous venez encore me demander des prédictions pour l'année prochaine!

—Vous avez bien deviné.

—Vous êtes toujours le même. Vous savez pourtant que, pour nous autres chiromanciennes, l'année véritable est l'année solaire et ne commence qu'au mois de mars.

—Ne pourriez-vous anticiper un peu?.... N'est ce point de votre science d'anticiper sur l'avenir?

—Comme vous arrangez cela!... D'abord je ne suis pas une prophétesse!.... et je n'ai pas d'ange complaisant à mon service.... Je me suis toujours refusée et je me refuserai toujours à vous prédire des faits précis, parce que cela m'est impossible.... Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner des indications générales, fondées sur des lois astronomiques.... Je puis vous dire sous quelle influence sera placée la prochaine année solaire, et les conséquences que peut avoir cette influence sur la collectivité.... Ne m'en demandez pas davanage.... Ce serait du charlatanisme...

—Soit.... Eh bien! dites-moi comment nous serons disposés à nous comporter....

Mme de Thèbes se recueille quelques instante. Puis elle reprend:

—Eh bien, ça va être du joli!....

—Vous m'effrayez!....

—Il y a un peu de quoi.... L'année qui vient se trouve placée sous l'influence de Vénus.... Oh! ne souriez pas, cela n'est pas si drôle que ça, tout au moins au point de vue auquel vous pourriez entendre la chose.... Parlons sérieusement.... L'année qui s'achève était placée sous l'influence du soleil qui fit bouillonner les cervelles.... Celle qui s'approche appartiendra à Vénus, qui fait bouillonner les cœurs.... Ah! je préfère plutôt que je n'envie les êtres nés sous l'influence de cette belle planète.... Car si elle leur donne la beauté, et ces doigts fuselés symptomatiques, elle leur apporte aussi les grandes déceptions, les cuisantes douleurs, l'absence de sens pratique.... Elle agite, tourmente, et, si elle donne la soif du bonheur, cette soif, elle l'étanche bien rarement.... Soyez-en convaincu, nous allons assister à une recrudescence de crimes passionnels.... Encore une année bien difficile....

—Et vous ne voyez pas la plus petite compensation? Où! ne souriez pas à votre tour.... Cela n'est pas pour moi que je parle. C'est pour la collectivité.... Vénus nous a déjà ramené la «Belle Hélène»....

—Elle nous amènera, sans doute, autre chose.... Et, ici, je vais vous demander la permission de pénétrer dans le domaine de la politique, de la haute politique, de la politique internationale.... Et, à ce pont de vue, l'influence de Vénus se fait dès à présent sentir.... Ne devinez-vous pas, dans l'âme des peuples, comme une effervescence, comme une orientation nouvelle?.... N'assistons-nous pas, aujourd'hui, après trente années asservies à la politique d'intérêt, à un réveil, encore confus, mais bientôt très vivace de la politique de sentiment?.... Est-ce que les cœurs de tous les peuples ne s'élancent pas invinciblement, quel que soit l'intérêt des gouvernements, vers cette petite nation du Sud de l'Afrique, qui lutte contre le colosse britannique pour conserver son indépendance?.... Les gouvernements, eux, restent insensibles.... C'est leur fonction et leur devoir.... Mais les peuples vibrent.... Et, au milieu de cette explosion de chaleureux sentiments, que voyons-nous?.... La seule race qui, d'accord avec son gouvernement, pratique imperturbablement la politique d'égoïsme et d'intérêt, est la race anglaise, c'est-à-dire cette race aux doigts carrés, par conséquent rebelle à l'influence de l'astre qui nous occupe.... Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment..... Si vous revenez me voir au mois de mars, je vous donnerai les résultats des calculs que je suis dans l'impossibilité de terminer maintenant.... J'en ferai, d'ailleurs, le sujet d'une conférence que je compte donner à la Bodinière au printemps....

—Une conférence?... Voilà qui ne manquera pas d'intérêt....

—Oui, j'ai à dire des choses assez intéressantes.... Je veux m'expliquer une bonne fois sur la chiromancie... Je veux expliquer que cette science ne se borne pas à la seule lecture dans les lignes de la main, auquel cas elle serait accessible à toutes les personnes ayant de l'attention et de la mémoire.... Je veux montrer qu'elle n'est qu'une partie d'une science plus vaste qui comprend et relie entre elles ladite chiromancie, l'étude de l'influence des astres, l'observation des individus, de la couleur de leurs cheveux, de leur configuration faciale, de la forme de leurs doigts, de leur écriture.... Tout cela se tient intimement et constitue une seule et même science....

—Parlerez-vous aussi des porte-bonheur?

—Je vois où vous voulez en venir.... Vous avez, sans doute, quelques cadeaux d'étrennes à faire, et vous voudriez que je vous indique un porte-bonheur,... Eh bien, auparavant, je veux vous dire ce que je pense des porte-bonheur, et ce que je réponds, d'ailleurs, toujours aux dames qui m'honorent de leur confiance et qui viennent m'interroger là-dessus.... Je crois fermement que certaines gens portent bonheur, et que certaines gens portent malheur.... Il y a là une question de fluide que l'on ne saurait nier.... Mais je crois difficilement aux porte-bonheur matériels....

—Alors, les éléphants?....

—Je vois que vous êtes plus renseigné sur mon porte-bonheur favori que vous ne voulez le paraître... Dame, je le préconise tellement que cela finit par se savoir..... Eh bien, oui, l'éléphant est le porte-bonheur parfait.... Les éléphants, nous disent les anciens, étaient aimés des dieux, parce qu'ils réunissent toutes les qualités d'intelligence, de cœur, d'esprit, de vaillance, de force, de rancune, de reconnaissance, parce qu'ils sont le symbole vivant de l'harmonie. Or, avoir leur image chez soi, n'est-ce pas affirmer la volonté de réaliser soi-même cette délicieuse harmonie, n'est-ce point la leçon, l'enseignement, la direction que l'on veut se donner à soi-même?.... Et ainsi le talisman opère par auto-suggestion.... L'éléphant, à ce point de vue, est donc le vrai porte-bonheur.... Tandis que le petit cochon!....

—Et voilà pourquoi l'éléphant abonde chez vous, dans toutes les pièces, sur tous les meubles.

—Et même dans ce tiroir.... Mais ceux-ci sont réservés aux personnes qui me les demandent... Il faut donc avoir des éléphants chez soi, surtout en or et en étain.... Ceux que les femmes portent sur elles en broche ou attachés à une chaînette doivent être autant que possible blancs!.... Mais pas en ivoire surtout!.... Il faut se garder aussi du poil d'éléphant, qui est un faux porte-bonheur.... L'ivoire, le poil ont été enlevés à ce précieux animal, ils en faisaient partie.... Vous avez donc commis une atteinte à l'harmonie.... En vérité, je vous le répète, l'éléphant porte-bonheur est un «avertissement».... Voilà pourquoi, sur mon papier à lettres, au-dessous du petit éléphant blanc, j'ai placé cette devise: «Je ne trompe pas, j'avertis....» parce que l'éléphant ne se sert de sa trompe que pour avertir d'un danger.... Et maintenant voulez-vous que je vous indique un autre porte-bonheur? C'est le gui, mais le gui de chêne seul noué d'un ruban rouge... N'offrez jamais de tulipes ni de bruyères.... Surtout du rouge, beaucoup de rouge.... Le rouge, c'est le feu, la lumière, et nous en avons bien besoin, à une époque où les urnes constituent le principal ornement de nos monuments.... Vous allez me trouver bien superstitieuse?

—Alexandre, Pline, Aristote n'étaient-ils pas superstitieux?....

—Et puis, les superstitions reposent toujours sur quelque fond de vérité.... Il suffit de les contrôler et de les envisager à leur véritable point de vue.... Ceux qui les nient de parti pris sont des ignorants.... Ceux-là seuls ne doutent de rien, qui ne se doutent de rien....

—Si vous voulez bien, ce joli mot sera le mot de la fin.

LE VOYAGE DE LOTI.

En route vers l'Inde

Midi, dans la mer Rouge. De la lumière, de la lumière, tant de lumière que l'on admire et l'on s'étonne, comme si, au sortir d'une espèce de demi nuit, les yeux s'ouvraient davantage, voyaient plus clair, toujours plus clair.—Et très vite le changement s'est fait, avec ces navires d'aujourd'hui, que le vent n'influence plus, qui vous prennent à l'automne du Nord pour vous amener sans transition au perpétuel été d'ici.

Sur les eaux plus bleues dansent des franges d'argent qui brillent. Et le ciel semble s'être éloigné de la terre, les nuages plus dessinés y paraissent plus suspendus dans le vide; des profondeurs se révèlent, on plonge plus avant dans les lointains, on conçoit mieux les espaces.

Toujours plus de lumière. Vraiment les yeux se dilatent et se mettent au point pour percevoir plus de rayons et plus de couleurs.... Alors, avant cela, on n'y voyait donc pas bien?..... De quelles ténèbres donc vient-on de sortir?.... Et quelle est cette fête de clartés blanches ou de clartés d'or, qui, en silence et sans qu'on l'ait commandée, a l'air de partout commencer?....

Ici, dans le vieil Orient des tombeaux, sur la poussière des humanités disparues, elle dure sans trêve, la morne fête; seulement on l'oublie, sitôt que l'on s'en retourne vers le Nord, et c'est une surprise ensuite, chaque fois que l'on revient, de la retrouver pareille. Toujours elle rayonne sur ces mêmes vieux golfes chauds et languides, sur ces mêmes vieux rivages de granit ou de sable, sur ces ruines, sur ce monde de pierres mortes qui garde ici le mystère des races bibliques et des religions mères,—tellement que, dans nos imaginations d'un jour, elle s'associe, la morne fête de lumière, aux antiques légendes sacrées, et que toutes ces choses ensemble arrivent à nous donner des illusions de stabilité, de durée presque sans commencement et ne devant pas finir....

Or, tout ce passé biblique, dont l'antiquité nous illusionne et nous rassure, est né d'hier, si on le compare un peu aux effroyables passés du Cosmos. Et tout ce rayonnement superbe et morne, dont nos yeux s'enivrent, n'est que l'effet transitoire de notre petit soleil, en voie de lentement s'éteindre, sur une zone encore privilégiée de l'infi ne petite Terre, qui se tient tout près de lui, tout près, comme par terreur du froid et de l'obscurité où là-bas roulent, dans de plus vastes orbites, de moins négligeables planètes. Ce bleu, sur lequel se joue l'incessante fantasmagorie des nuages, et qui nous semble profond, n'est qu'un voile si mince, étendu pour tromper nos yeux et nous cacher du noir; non, tout cela n'est rien; ce qui est vrai, c'est ce noir caché derrière. Ce qui est éternel, ce qui est souverain, ce qui ne commence ni ne finit, c'est ce noir, ce vide noir, où jamais, jamais, aux siècles des siècles, ne s'arrêtera la chute silencieuse des mondes.

Encore sept ou huit jours de route, au milieu de tout ce bleu lumineux du ciel et de la mer, et je toucherai au but de mon voyage.

Avec quelle inquiétude de ne rien trouver, avec quelle crainte des déceptions finales, je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, non plus comme jadis pour y faire escale frivole, mais, cette fois, pour y demander la paix aux vieux sages immobiles, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien qui s'est évanoui, au moins leur croyance, plus sévère, en une prolongation indéfinie des âmes!....

Maintenant voici le déclin magnifique du jour. Encore un instant, et nous perdrons de vue notre soleil—d'entre les innombrables soleils, celui qui nous tient et nous attire dans le vertige de son éternelle chute. Le versant de Terre où nous sommes va se tourner vers le grand noir, vers l'infini des ténèbres dont nous concevrons un peu mieux l'épouvante tout à l'heure, à travers les transparences de l'air nocturne. Mais d'abord subissons la magie des soirs, regardons flamber les cuivres roses du couchant. A l'Est, au-dessus de la mer, très haut sur l'horizon, une chaîne de montagnes désertes et désolées, tout en granit sanglant, se met à éclairer rouge comme une braise: c'est le Sinaï, le Serbal et l'Horeb. Alors, de nouveau la grandeur des traditions mosaïques s'impose à notre esprit, que tant d'héridités successives ont préparé pour un religieux respect.

Mais les cimes ardentes, naturellement, ne tardent pas à s'éteindre. Derrière les eaux, le soleil est tombé, et la courte féerie du soir est finie. Le Sinaï, le Serbal et l'Horeb, dans les gris du crépuscule, s'effacent et se perdent. On ne les voit même plus,—et qu'étaient-ils, en somme, que des arêtes de pierres quelconques, à la surface terrestre, agrandies seulement dans nos rêves par la suprême poésie de l'Exode?....

La nuit immense et sereine va bientôt rendre de plus justes proportions à toutes choses. Les peuplades errantes des soleils commencent de s'indiquer dans l'incommensurable espace. Et la notion nous revient, du vide noir où ils tombent tous et où nous tombons aussi—dans l'effréné sillage de l'un quelconque d'entre eux. Autour de celui-là qui nous entraîne, oh! la course misérable que fournissent nos petites planètes, précipitées sur lui sans pouvoir l'atteindre jamais, et ainsi, affolées par l'énorme voisinage, décrivant jusqu'à la consommation des temps leur furieuse spirale, au lieu de rouler librement dans l'abîme, comme font tous ces soleils.

Aucun nuage nulle part; du zénith à l'horizon, la même limpidité merveilleuse: le voici donc dévoilé autant qu'il puisse l'être à nos yeux, ce vide sans bornes où les monstrueux univers tombent par myriades, tombent, tombent, rapides comme les gouttelettes d'une incessante pluie de feu. Et cependant, avec la nuit, un apaisement délicieux descend pour nous du ciel étoilé. On dirait une sollicitude, une pitié d'en haut, qui peu à peu s'épandraient sur nos âmes pardonnées....

Mon Dieu, puissent-ils un peu m'en convaincre, de cette sollicitude et de cette pitié, les vieux sages de l'Inde, après desquels je m'en vais!...

PIERRE LOTI.

RÉCEPTION DE M. Lavedan, à l'Académie Française.

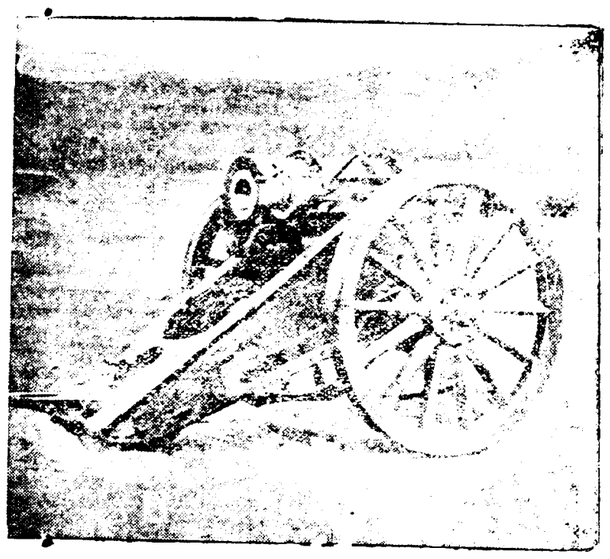
On attendait cette réception, le 28 décembre dernier, avec une curiosité quelque peu maligne. Comment l'auteur de tant de dialogues, qui ne brillent pas par un souci exagéré du décorum, allait-il se tirer de ce pas solennel? Et quel visage lui feraient les confrères qui s'offensaient naguère de voir figurer, sur les affiches du *Vieux Marcheur*, son titre d'académicien? Au dernier moment, il courait des bruits pleins de promesses. Le discours de M. Lavedan avait failli scandaliser la commission chargée d'en prendre connaissance. La réponse de M. Costa de Beauregard avait fâché, tout rouge, M. Lavedan. Entre la répétition générale et la première, y a-t-il eu des coupures? Toujours est-il que ni l'un ni l'autre des discours, tels qu'on les a entendus, n'a semblé de nature à justifier ces bruits.

M. Lavedan a parlé de Meilhac en termes presque toujours amusants, parfois très spirituels, ou d'une drôlerie qui, pour être un peu voulue, n'en demeure pas moins piquante. Le théâtre de Meilhac offrait une riche matière. M. Lavedan l'a encore enrichie. Non content de tracer de son prédécesseur un portrait physique et moral très fin, très succulent, et de noter, avec une précision qui a semblé judicieuse, les transformations d'un talent plus capable qu'on ne l'a dit quelquefois de variété et de progrès, M. Lavedan s'est longuement étendu sur la collaboration de Ludovic Halévy, sur la société du second empire, sur le rapport qui existe entre cette société et les opérettes où elle a pris tant de plaisir. M. Lavedan aurait-il dû s'arrêter là, et par une pudeur vraiment nouvelle chez lui, retrancher le couplet—d'ailleurs prévu, et même attendu—sur la "petite femme", et la place qu'elle a tenue dans l'existence comme dans l'imagination de Meilhac? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en a rien fait. Il a même traité avec complaisance cette partie de son sujet, et il en a tiré—ce qui n'a surpris personne—des effets plaisants.

Un peu de prodigalité verbale, en tout ce discours, quelques traits légèrement forcés, d'autres, qui ne sont pas du goût le plus pur, et peut être le parti pris trop visible de "faire gai," voilà les critiques. Mais il faut convenir que ces menues imperfections sont compensées par beaucoup de mouvement, d'entrain, de belle humeur et de jeunesse. Au surplus, on était averti; et il ne devait pas se trouver, dans la salle beaucoup d'auditeurs venus pour recueillir une parole d'édification. Des applaudissements drus et renouvelés ont salué la "péroraison" de M. Lavedan! Un peu gamine, aussi, cette péroraison, mais d'une fantaisie réjouissante.

La gravité académique a retrouvé ses droits, et pris sa revanche, avec M. Costa de Beauregard. Son discours pourrait s'intituler: Petit sermon à l'adresse des académiciens folâtres. Pourquoi ne peignez-vous que des vieillards pourris et des jeunes gens dégénérés? Pourquoi méconnaissez vous la grande âme de Meilhac? Pourquoi n'avoir pas ajouté à son portrait, qui en eût été plus fidèle, "quelques touches d'idéal"? Ah! elles ont fait sourire, ces "touches d'idéal"! Après les reproches, les sages avis: "Quand on vieillit, dit M. Costa de Beauregard, et qu'on ne peut plus donner autre chose, on se fait donneur de bons conseils." Il affaiblit le joli mot du moraliste, qui assure que c'est "pour se consoler de ne plus pouvoir donner de mauvais exemples". Que M. Lavedan se range donc, et qu'il devienne bien sage! Qu'il travaille dans les sujets nobles, vertueux! Qu'il cesse de décrire la vie des fêtards parisiens; qu'il cherche ses héros en pleine et saine humanité! Tout ceci, présenté tantôt avec une sorte d'ingénuité, tantôt en phrases un peu entortillées, où abondent les intentions, qui n'arrivaient pas toutes à se dégager.

Mais rien, en vérité, ni dans ses traits d'esprit parfois laborieux, ni dans ces coups de boutoir qui se prennent pour des coups d'épingle, ne pouvait blesser M. Lavedan.



La confiance qu'ont les Anglais en leur succès final dans leur lutte avec les Boërs est démontrée par l'envoi d'un train de chemin de fer chargé de grosses pièces de siège, des howitzers qui lancent de la lyddite, on peut presque dire à jets continus. La gravure ci-dessus nous montre une de ces pièces placées devant les forts de Pretoria.

Nouvelle saisie arbitraire par les Anglais.

Presse Associée.

New York, 13 janvier—Une dépêche spéciale de Washington à la Tribune rapporte la saisie par les Anglais, à Fort Elizabeth, d'une barque italienne qui avait à bord du soufre. C'est, suivant l'opinion des autorités du département d'Etat, un nouvel acte que Lord Salisbury aura à désavouer, comme il a dû le faire pour les farines américaines.

On ne comprend pas comment la Grande-Bretagne songe à faire passer le soufre pour contrebande de guerre. On peut dire autant des matières alimentaires.

Si l'on adoptait ce droit en principe, l'Angleterre serait la première à en souffrir pour ses manufactures.

—:o:—

Meurtre commis en France par un Américain.

Presse Associée

New York, 13 janvier—Une dépêche de Paris au "Word" dit que Paul Jaujou, le fameux brasseur, a été tué dans un compartiment de 1ère classe de chemin de fer par Williams Martins, un Américain, à peine âgé de 20 ans.

Dans le compartiment occupé par Martins se trouvaient un jeune Anglais et Mme Jaujou. L'express venait de passer Tonnerre, quand Martins accusa violemment l'Anglais d'essayer de le chloroformer pour le voler. Il s'excita vivement et tira son revolver. M. Jaujou essaya de désarmer Martins; mais celui-ci lui envoya une balle dans la tête. M. Jaujou tomba mort dans les bras de sa femme.

La cloche d'alarme attira immédiatement les hommes du train. Martins les tint quelque temps, à distance, le pistolet au poing. Enfin l'ingénieur se jeta sur lui et s'empara de l'arme.

On a lié les pieds et les mains de Martins et on l'a placé dans un car de bagages.

La police a pris charge du meurtrier et de sa victime.

Cette tragédie a causé en France une vive excitation.

M. Jaujou est propriétaire d'une des plus grandes brasseries de Nîmes.

Il occupe ici à peu près la même situation que Rockfelier en Amérique.

On pense que Martins est frappé d'insanité.

Le premier secrétaire de l'ambassade américaine, M. Vignaud, a dit: Si l'on ne peut prouver l'insanité de Martins, c'est le premier citoyen américain qui sera guillottiné.

—:o:—

Harris voleurs.

Presse Associée.

Rushford, N. Y., 13 janvier—Cinq hommes ont tenté de dévaliser la banque de Rushford ce matin. Ils ont employé de la dynamite, mais ils n'ont réussi à faire sauter que la porte extérieure du coffre-fort. Des billets d'une valeur de $165 et sept dollars en argent se trouvaient dans le premier compartiment. Dans leur hâte les voleurs n'ont pris que l'argent.

Une banquise à Pittsburg.

Presse Associée

Pittsburg, Pennsylvanie, 13 janvier—Des propriétés valant des milliers de dollars sont menacées de destruction par une banquise dans le port de Monongahela. Un dangereux état de choses existe à la Pointe de Pittsburg.

La rivière Alleghany monte et charrie beaucoup de glace. Il y a environ trente bateaux chargés de charbon et de nombreux steamboats immobilisés à la Pointe.

Les flottes le plus en danger sont celles qui se trouvent aux quais de la Pacific Coal Company et de la Grays Iron Line.

Sur la Monongahela la glace se meut à certains points, et les mariniers craignent la fermeture complète du chenal. Tous les bâtiments dans le port sont sous vapeur.

geste indifférent et n'y pensa plus.

Le lendemain, à la première heure, Andrès écrivait à sa sœur, au château de Brezolles, un court billet très pressant dans lequel il lui fixait un rendez vous et lui demandait de se munir de quelques billets de mille francs pour faire face aux premiers frais d'exécution du plan qu'il avait conçu.

Pendant ce temps, Léona essayait avec une habileté féline de capter la confiance de l'infortunée Claire de Bude.

Et elle s'irritait de ne point y parvenir assez vite et complètement.

Elle se trouvait d'ailleurs fort gênée à Brezolles, en raison de l'ancien drame dont le souvenir était dans la mémoire de tous les habitants, et elle se résignait mal à l'obligation de cacher sa présence.

Léona avait à Brezolles même, dans l'intérieur de la maison, un sujet d'inquiétude et d'humiliation pénible en la personne du vieux serviteur du comte de Bude, du moricaud Saladin.

Non encore guéri de la blessure qu'il avait reçue pendant la nuit tragique, à la Maison-Grise, il passait ses journées sur la terrasse du château, à demi couché sur une chaise de jonc, soigné avec une tendresse assidue et touchante par sa jeune maîtresse.

La première fois qu'il avait aperçu Léona allant et venant dans la maison, le fidèle sourd-muet avait manifesté une surprise intense, une horreur démonstrative.

—Oui, je sais, avait répondu Claire à son langage des mains et à sa mimique alarmée.

—Mauvaise femme, mauvaise, mauvaise....

—Tais-toi, c'est ma mère!

—Le maître a dit....

—Je m'en souviens, hélas!....

—Toi, prends garde....

—Elle est malheureuse!....

—Maître aussi a eu trop bon cœur....

—Saladin, le passé est loin de nous.... Il ne faut pas s'en souvenir....

La maigre figure du sourd-muet prit une expression d'implacable énergie et il fit des mains, de la tête et des yeux:

—Si! si! si!

—Saladin, je ne veux pas que tu montres à ma mère, accueillie par moi, une figure hostile....

Le Maure baissa la tête et fit comprendre sa pensée:

—J'obéirai.... je ne la connaîtrai pas....

Et tout de suite avec une ardente supplication dans son regard et son geste:

—Guéris moi bien vite, maîtresse.... que je puisse te garder et te défendre!....

—Oui, patience..... Encore huit ou dix jours et ta blessure se cicatrisera.... Les forces te reviendront aussitôt....

—Dix jours, c'est long.... Fais plus vite. Tu es si douce et si savante!.... Allah ne peut rien te refuser....

—Allah veut qu'on se résigne à son sort et qu'on accepte sa destinée. Ne te tourmente pas, mon bon Saladin, et respire à flots l'air vivifiant qui vient de la forêt....Repos du corps, quiétude d'esprit, c'est maintenant toute mon ordonnance..... Tu m'obéiras?....

—Oh! oui, maîtresse.

Malgré cette promesse, Saladin tremblait de fièvre contenue lorsque Léona apparaissait.

Il détournait sa tête cuivrée et ne semblait nullement reconnaître la femme de son maître défunt, seulement, en dessous, ses yeux de braise, vrillés dans l'orbite, guettaient chacun de ses mouvements.

Léona évitait soigneusement de passer à proximité de l'endroit où le sourd-muet reposait immobile sur sa chaise; elle paraissait totalement ignorer le pauvre diable, mais au fond de son âme tortueuse, elle s'irritait de le voir là.

(A continuer.

Le Grand Poète WILLIS a dit des

BROWN'S Bronchial Troches.

"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE; ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) ayant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.

1er oct—1 an

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

5 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

PREMIÈRE PARTIE.

LA BELLE JUIVE.

IV

LE VOL CHEZ LES BURLEY.

Suite.

—Alors, Monsieur, je vais quitter cette maison avant que personne soit informé de ma visite. Maintenant, quelque indiscret que cela puisse vous paraître, il va falloir que je m'impose à vous comme invité. Cela ne vous dérangerait il pas de me recevoir à dîner ce soir?

—En aucune façon, venez avec Sidney.

—Vous auriez alors la bonté d'annoncer à votre famille que M. Sidney viendra dîner ce soir et qu'il vous présentera un ami.

—C'est entendu.... mais.... pourrais-je savoir?

—Oh! rien pour le moment, cher Monsieur, laissez-moi procéder à ma guise, je vous prie. Aussitôt que nous vous aurons quitté, vous aurez la bonté d'annoncer aussi bien à vos domestiques qu'aux membres de votre famille que vous attendez à tout moment un agent de la police, lequel viendra procéder aux constations relatives au vol.

—Mais, cher Monsieur....

—D'ici une heure, un individu se présentera, qui vous exprimera le désir de connaître l'affaire dans toutes ses circonstances et dans tous ses détails, voire même d'interroger chacun en particulier. Laissez-le faire et abstenez-vous de le questionner. A six heures, j'arriverai chez vous comme convive. Vous pourrez peut être alors me faciliter ma besogne en mettant comme accidentellement, à chaque fois qu'un domestique sera à portée de l'entendre, la conversation sur l'affaire qui nous occupe.

—Mais enfin, que signifie?

—Mais surtout ne soufflez mot à âme qui vive de ce que je vous ai dit.

—Je vous en donne ma parole d'honneur, bien que je n'y voie goutte; mais n'importe, je suivrai vos instructions à la lettre, car, pardieu! je pense que vous savez ce que vous faites.

—Je l'espère, Monsieur, répondit gravement le jeune homme, allons, venez, Sidney.

Une demi heure plus tard, toute la maison savait qu'on était dans l'attente d'un détective. Une autre demi-heure s'était à peine écoulée qu'un homme entre deux âges, assez corpulent, vêtu sans aucune recherche, sonna à la porte de l'hôtel.

Le valet de pied descendit précipitamment l'escalier et fit irruption dans la cuisine, criant:

—Le détective est arrivé!

—Oh! mon Dieu! s'exclama la cuisinière qui de saisissement laissa choir la cuillère qu'elle brandissait. Comment est-il?

—C'est un gros homme avec des favoris et des cheveux tirant sur le roux. Il me fait l'effet d'un homme qui doit boire.

—Quelle horreur! fit la cuisinière scandalisée.

—C'est comme ça: je crois qu'il vient pour nous interroger tous.

—Eh bien! qu'il vienne, répondit sèchement la femme de chambre; je suppose que personne de nous n'a peur de lui. Bon sang! pour sûr que ce n'est nous qui avons pris l'argent de M. Burley!

—Certes non, ma fille, ce n'est pas vous, répéta une voix juste derrière elle; vous avez l'air d'une trop honnête personne pour ça.

Il y eut un chœur de petits cris poussés sur des modes variés, lorsque tous les gens de l'office en se retournant aperçurent debout dans l'embrasure de la porte, le détective qui leur souriait d'un air bienveillant.

—Il est bien entendu que je ne soupçonne personne, continua t-il en s'avançant, mais peut-être quelques uns d'entre vous pourraient ils me fournir de précieux indices.

Ce disant, il examina avec la plus grande attention les targettes des fenêtres et les serrures des portes. Puis il demanda la permission de jeter un coup d'œil dans la cave, les resserres et les offices, et finalement il se campa sur une chaise à moitié disloquée, propriété spéciale de la cuisinière, et commença à parler du vol.

Où finissait le bavardage, où commençait l'enquête, c'est ce qu'il eût été difficile de préciser. Toujours est-il que l'aimable fonctionnaire passa environ une heure à la cuisine, après quoi il alla dans la bibliothèque retrouver M. Burley qui l'y attendait et qu'il put mettre au courant